

Marxisme Import/Export Ltd : *Parti Pris*, *Partisans*, décolonisation et communisme hétérodoxe

Michel Lacroix and Julien Lefort-Favreau

Volume 21, Number 2, Spring 2021

Prendre parti : figures, organes et enjeux de combat dans les
périodiques au Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1085225ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1085225ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lacroix, M. & Lefort-Favreau, J. (2021). Marxisme Import/Export Ltd : *Parti Pris*,
Partisans, décolonisation et communisme hétérodoxe. *Mens*, 21(2), 11–37.
<https://doi.org/10.7202/1085225ar>

Article abstract

The following question will be explored in this article: how did Partisans and Parti pris, two leading journals of the 1960s, develop a Marxist thought that was simultaneously in solidarity with the struggles for decolonization and the New Left? Analyzing the years of existence of these two journals allows us to have as a starting point the Algerian War on the one hand, and the beginnings of the Quiet Revolution on the other, and to explore the 1960s through the challenges of the Vietnam War and the emergence of scientist Marxism, anti-psychiatry, alternative pedagogies, etc. We will also ask what the relationship between these two journals is. Should we speak of exchange rather than influence? We will share some observations concerning the place of literature and the elaboration, in these pages, of socialist aesthetics (should we rather speak of aesthetics of resistance?) clearly distinct from social realism.

Marxisme Import/Export Ltd : *Parti Pris, Partisans*, décolonisation et communisme hétérodoxe

Michel Lacroix
Université du Québec à Montréal

Julien Lefort-Favreau
Université Queen's

Résumé

Sera explorée dans cet article la question suivante : comment s'élabore en parallèle dans *Partisans* et dans *Parti pris*, deux revues phares des années 1960, une pensée marxiste qui soit simultanément solidaire des luttes pour la décolonisation et de la *New Left*? Suivre les années d'existence de ces deux revues nous permet de prendre comme point de départ la guerre d'Algérie d'un côté, les balbutiements de la Révolution tranquille de l'autre, et d'avancer dans la décennie en tenant compte des contestations de la guerre du Vietnam et de l'éclosion du marxisme scientifique, de l'antipsychiatrie, des pédagogies alternatives, etc. Nous nous demanderons par ailleurs quels sont les rapports qu'entretiennent ces deux revues. Doit-on parler d'échange plus que d'influence? Nous partagerons quelques observations en ce qui concerne la place de la littérature et de l'élaboration, dans ces pages, d'esthétiques socialistes (devrait-on plutôt parler d'esthétiques de la résistance?) se distinguant clairement du réalisme social.

Abstract

*The following question will be explored in this article: how did *Partisans* and *Parti pris*, two leading journals of the 1960s, develop a Marxist thought that was simultaneously in solidarity with the struggles for decolonization and the New Left? Analyzing the years of existence of these two journals allows us to have as a starting point the Algerian War on the one hand, and the beginnings of the Quiet Revolution on the other, and to explore the 1960s through the challenges of the Vietnam War and the emergence of scientist Marxism, anti-psychiatry, alternative pedagogies, etc. We will also ask what the relationship between these two journals is. Should we speak of exchange rather than influence? We will share some observations concerning the place of literature and the elaboration, in these pages, of socialist aesthetics (should we rather speak of aesthetics of resistance?) clearly distinct from social realism.*

Sans doute n'y a-t-il jamais eu, dans l'histoire intellectuelle, autant de revues se réclamant de la gauche révolutionnaire que dans les années 1960, mais, hormis quelques titres emblématiques, ce continent est largement oublié, du moins rarement étudié comme ensemble, un ensemble chaotique, divisé par les langues, les partis, les enjeux locaux, et structuré tantôt par des appareils (dont ceux des partis communistes), tantôt par des relations objectives et concrètes moins institutionnalisées. *Partisans* et *Parti pris* furent deux îlots dans ces complexes archipels, s'inscrivant toutes deux dans la mouvance des luttes de décolonisation et de libération¹. Ces revues sont étroitement liées aux maisons d'édition dont l'une d'elle découle (les Éditions Maspero, pour *Partisans*) et que l'autre a fondée (les Éditions

¹ Précisons que toutes les luttes pour la décolonisation n'étaient pas pareillement portées par des idéologies se réclamant de la gauche radicale. Voir Sylvie Thénault, « La gauche et la décolonisation », dans Jean-Jacques Becker (dir.), *Histoire des gauches en France*, vol. 2, Paris, La Découverte, 2005, p. 435-451.

Parti pris). Les travaux de Gérard Fabre² ont mis en lumière, déjà, le réseau franco-québécois mettant en contact ces maisons d'édition, son rôle dans la coédition d'ouvrages et la diffusion internationale de *Nègres blancs d'Amérique*³.

Nous proposons de lire ensemble *Partisans* et *Parti pris*, sans postuler l'existence d'une influence unilatérale (qui irait nécessairement de la France ou de l'Europe vers le Québec), mais en y voyant plutôt une interaction complexe impliquant transformation et retraduction, confluence et divergence, en fonction des contextes médiatiques, économiques, intellectuels et politiques nationaux. Nous comparerons ici les revues elles-mêmes, sans nous pencher sur les liens concrets entre elles ou entre les maisons d'édition dont elles relèvent et sans tenir explicitement compte des relations personnelles entre certains de leurs animateurs⁴. Intégrant une

² Gérard Fabre, « Les passerelles internationales de la maison d'édition Parti pris », *Revue de Bibliothèque et Archives nationales du Québec*, n° 2 (2010), p. 6-17.

³ Sur les transferts culturels franco-québécois, voir Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec*, t. 2 : 1896-1929, Montréal, Éditions Fides, 2000; Jacques Michon, *Histoire de l'édition littéraire au Québec* (3 vol., 1999, 2004, 2010), Montréal, Éditions Fides; Yvan Lamonde et Didier Poton (dir.), *La Capricieuse (1855) : poupe et proue : les relations France-Québec (1760-1914)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006; Stéphanie Angers et Gérard Fabre, *Échanges intellectuels entre la France et le Québec (1930-2000) : les réseaux de la revue Esprit avec La Relève*, Cité libre, Parti pris et Possibles, Québec, Presses de l'Université Laval, 2005, coll. « Sociologie contemporaine »; Élyse Guay, *Recentrement et Résistance : le réseau transaméricain des revues francophones (1941-1948)*, thèse de doctorat en cours (études littéraires), Université du Québec à Montréal; Marie-Pier Luneau (dir.), *Passeurs d'histoire(s) : figures des relations France-Québec en histoire du livre*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, coll. « Cultures québécoises »; Claude Hauser, « La Suisse et le Québec au temps de la Révolution tranquille : échos et effets de la francophonie en périphérie culturelle », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 13, n° 1 (2010), p. 73-98. Il faut toutefois préciser qu'à l'exception des travaux d'Angers et de Fabre, ces recherches ne portent pas sur les réseaux de la nébuleuse marxiste ou socialiste. Avant les années 1960, on retrouve bien peu de marxistes ou de socialistes dans les réseaux franco-québécois.

⁴ En complément des travaux de Fabre à ce sujet, indiquons que *Parti pris* republie dans les chroniques du numéro de septembre 1964 un court texte de Jacques Labrecque, originellement publié dans les pages de *Partisans*, « Document : Situation coloniale au Québec », *Parti pris*, vol. II, n° 1 (1965), p. 64-66; la revue

troisième revue dans son corpus, *La Révolution africaine*, publiée en Algérie, Sarah K. Miles remarquait : « *Connected as they were, each magazine played a different role in this multifaceted network*⁵ ». Nous mettrons ces différences en lumière, en les interprétant à partir de la très forte proximité idéologique entre *Partisans* et *Parti pris* : non pas comme des conflits au sein d'un mouvement ou d'un réseau, mais comme des agencements spécifiques entre le socle idéologique commun (le « socialisme décolonisateur »), le spectre des intérêts discursifs et intellectuels des collaborateurs respectifs, le cadre sociopoétique adopté par les comités de rédaction (dont le choix des types de rubriques et des genres d'articles) et le contexte local. Annonçons tout de suite nos conclusions. Ce rapprochement permet de mettre au jour, d'une part, une circulation d'idées politiques étroitement nouées à des productions artistiques; autrement dit, la création d'un marxisme culturel francophone qui se distingue clairement des « esthétiques socialistes » précédentes et, d'autre part, la transformation de *Parti pris* en revue intégrant jusque dans sa structure les inflexions internationalistes de son idéologie. Notons que le présent article constitue les prémices d'un projet plus vaste, qui sera mené par les auteurs, avec d'autres collaborateurs et collaboratrices, celui d'une histoire du marxisme intellectuel au Québec, histoire qui reste en grande partie à écrire⁶ et qui doit s'appuyer

publiera aussi des publicités pour *Partisans* dans les numéros de janvier, mai, octobre-novembre et décembre 1965 ainsi que dans le numéro de mars 1966.

⁵ Sarah K. Miles, *Freedom* en français: *the Revolutionary Intellectual and Publication Networks in Québec, France and Algeria, 1963-1968*, thèse de doctorat (histoire), University of North Carolina, 2017, p. 4.

⁶ Il n'y a en effet pas de monographie ou de collectif couvrant tout le xx^e siècle, par exemple, que ce soit pour les marxismes spécifiquement ou pour les mouvements communistes ou socialistes. Il y a eu cependant un certain nombre de travaux. Sur le marxisme, mentionnons ceux de Marc Angenot et de Tanka Gagné Tremblay, « De *Socialisme 64* à *Socialisme québécois* », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 14, n° 1 (2011), p. 139-157; de Nicole Laurin, « Genèse de la sociologie marxiste au Québec », *Sociologie et sociétés*, vol. 37, n° 2, (2005), p. 183-207; et de Jean-Philippe Warren, *Ils voulaient changer le monde : le militantisme marxiste-léniniste au Québec*, Montréal, VLB éditeur, 2007. Sur le communisme,

largement sur l'analyse de transferts culturels entre diverses zones géographiques.

François Maspero est d'abord libraire au milieu des années 1950. Il reprend en 1958 la librairie La Joie de lire, puis fonde sa propre maison l'année suivante. Les premières publications de la maison sont directement liées à la guerre d'Algérie. Jusqu'au legs de la maison à François Gèze en 1982, Maspero publie des centaines d'essais politiques et d'ouvrages de sciences humaines et sociales sur une foule de sujets (contraception, éducation, théâtre) et de disciplines (sociologie, histoire, anthropologie). Comme l'un de nous a pu le montrer ailleurs⁷, une grande variété de courants idéologiques cohabitent dans le catalogue de Maspero, des propositions althusériennes, jouant un double jeu ambigu par rapport aux positions officielles du Parti communiste français (PCF)⁸, jusqu'aux remises en question ouvertes des positions du Parti, en passant par les auteurs et les autrices associés aux multiples courants marxistes d'alors, trotskystes et maoïstes en premier lieu. Cette ouverture caractérise aussi *Partisans* et se retrouve à *Parti pris*. Toutefois, dans le cas de

voir Bernard Dansereau, « La présence communiste au Québec (1929-1939) ou la présence de "l'homme au couteau entre les dents" », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 9, n° 2 (2001), p. 22-29; Robert Corneau et Bernard Dionne, *Le droit de se taire : histoire des communistes au Québec, de la Première Guerre mondiale à la Révolution tranquille*, Montréal, VLB éditeur, 1989; Marcel Fournier, *Communisme et anticommunisme au Québec, 1920-1950*, Montréal, Éditions coopératives Albert Saint-Martin, 1979; Bernard Gauvin, *Les communistes et la question nationale au Québec : sur le Parti communiste du Canada de 1921 à 1938*, Montréal, Presses de l'Unité, 1981; Andrée Lévesque, *Scènes de la vie en rouge : l'époque de Jeanne Corbin, 1906-1944*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1999 et Andrée Lévesque, *Virage à gauche interdit : les communistes, les socialistes et leurs ennemis au Québec, 1929-1939*, Montréal, Éditions du Boréal, 1984.

⁷ Julien Lefort-Favreau, « Le Mai 68 littéraire de François Maspero : l'éditeur comme relais intellectuel », *Études françaises*, vol. 54, n° 1 (2018), p. 37-58.

⁸ Bien qu'elle soit marquée par une certaine rancœur, l'analyse que propose Jacques Rancière sur le rapport de Louis Althusser au PCF, dans *La leçon d'Althusser*, est éclairante. Il faudrait cependant la compléter par un examen des positionnements des groupes d'étudiants et d'étudiantes se réclamant du marxisme, à l'ENS et ailleurs, en commençant par les *Cahiers marxistes-léninistes*.

Partisans, cette ouverture s'inscrit dans un contexte hexagonal où, précisément, coexistent un très grand nombre de groupes, d'organisations et de partis d'extrême gauche, lesquels sont en lutte féroce entre eux et connaissent de nombreuses scissions. Le plus souvent, les périodiques constituent le principal lieu de rassemblement, de création et de médiatisation de ces courants. Or, dans ce vaste ensemble agonistique, *Partisans* se distingue par sa pluralité, son refus de tout dogmatisme et son indépendance face au PCF et à toute organisation politique. Elle demeure une « petite » revue, dans ce champ très occupé, bien qu'elle soit rapidement devenue l'une des plus reconnues, du côté de la gauche radicale (à l'ombre des *Temps modernes* pour la grande diffusion et la légitimité)⁹.

Lancée par les éditions Maspero, *Partisans* naît en 1961. Dès le premier numéro, Georges Mattéi parle d'une « génération algérienne », expression qui pourrait désigner la scène énonciative initiale de la revue. *Partisans* épouse en effet les géographies décoloniales françaises, mais étend graduellement son rayon d'activité. Dans un texte de 1991, Claude Liauzu dénombre dans l'ensemble des numéros de *Partisans* 17 articles sur Cuba, 20 sur l'Algérie, 33 sur l'Amérique latine, 30 sur l'Afrique. Très clairement, c'est une conception « tricontinentale » de la politique qui s'y impose¹⁰.

⁹ On peut noter que les deux autres grandes revues intellectuelles socialistes « dissidentes » disparaissent dans les années 1960, au moment même où la reconnaissance de *Partisans* s'accroît : en 1962 pour *Arguments*, laquelle pratiquait une même ouverture théorique par rapport au marxisme, en 1965 pour *Socialisme ou Barbarie* à la suite de crises internes découlant, entre autres, de la distance que prit Castoriadis par rapport au marxisme. Sur *Arguments*, voir Gil Delannois, « *Arguments*, 1956-1962, ou la parenthèse de l'ouverture », *Revue française de science politique*, vol. 34, n° 1 (1984), p. 127-145; sur *Socialisme ou Barbarie*, voir entre autres, Philippe Gottraux, *Socialisme ou Barbarie : un engagement politique et intellectuel dans la France de l'après-guerre*, Lausanne, Payot, 1997; Amparo Vega, « *Socialisme ou Barbarie* et le militantisme de Lyotard », *Cités*, vol. 45, n° 1 (2011), p. 31-43; Dominique Frager, *Socialisme ou barbarie : l'aventure d'un groupe, 1946-1969*, Paris, Éditions Syllepse, 2021.

¹⁰ Claude Liauzu, « Intellectuels du Tiers Monde et intellectuels français : les années algériennes des Éditions Maspero », dans Jean-Pierre Rioux et Jean-François

Maspero fondera d'ailleurs une autre revue de ce nom en 1967. La politique occidentale y est globalement peu traitée¹¹. On peut même préciser qu'à partir du numéro 41 sur l'Allemagne fédérale (1968), *Partisans* ne vise pas à rendre compte de la politique ou de l'actualité internationale, mais à garder un lien avec les mouvements ouvriers de partout, à observer avec attention le développement du socialisme.

Les numéros ont souvent une forme semblable, épousant plus ou moins la même séquence : un dossier qui constitue l'amorce, dans certains cas une série de textes sans fil conducteur précis, puis des « tribunes », des « documents », des chroniques ainsi qu'un courrier des lecteurs (qui ne figure toutefois pas dans la table des matières). La revue *Partisans* adopte une approche pédagogique en mettant à la disposition des lecteurs un service de documentation. Dès le numéro 3, on offre gratuitement les brochures suivantes, qui rendent bien compte de la géographie intellectuelle de la revue : Fidel Castro, *Trois discours sur la formation de la révolution socialiste cubaine* (brochure éditée par l'ambassade de la République de Cuba en France); Union des Peuples du Kamerun (UPC), *Unité africaine et néo-colonialisme*; Association générale des étudiants martiniquais, *Les Caraïbes, la Martinique et le fait national antillais*. La revue se présente comme un outil de travail qui, sans prétendre à une totale neutralité axiologique, privilégie l'information claire à la prise de position engagée. *Partisans* publie aussi quantité de textes d'ordre théorique sur le socialisme. Cette inflexion est particulièrement remarquable dans la publication d'un numéro sur Rosa Luxemburg (1969), d'un texte sur Gramsci dans le numéro 24 (1965), des textes sur et contre l'autogestion dans le numéro 18 (1965), d'une attaque contre Roger Garaudy dans le numéro 31 (1966). Ce dernier texte

Sirinelli (dir.), *La guerre d'Algérie et les intellectuels français*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1991, p. 155-174.

¹¹ D'après Jean-François Bert, la part « tricontinentale », tiers-mondiste des textes de *Partisans* baisse sensiblement après 1967 (Jean-François Bert, « *Partisans*, passage de 68 », *La Revue des revues*, n° 41 (2008), p. 4-32).

permet d'ailleurs de préciser le rapport complexe que *Partisans* (et plus largement les éditions Maspero) entretient avec le PCF¹².

Dans les années 1980, Maspero fondera une autre revue, *L'Alternative*, où la question de la décolonisation est troquée pour celle de la dissidence en Europe de l'Est. Mais de 1961 à 1972, à *Partisans*, la géographie des résistances est clairement tiers-mondiste et ne porte que peu d'attention à la politique européenne ou américaine. L'internationalisme de *Partisans* ne se traduit pas par une exportation des idées (vers *Parti pris*, par exemple), mais constitue un espace de luttes et de discussions (donc de divergences et de conflits) au sujet de ces luttes. Assez régulièrement, des liens avec d'autres revues sont créés, et on remarque la présence régulière de traductions d'articles de la *New Left Review* ou de la *Monthly Review*, annonçant bien à l'avance des liens entre la gauche française et la théorie critique anglo-saxonne. De même, il y a dans la section des comptes rendus, de très fréquentes mentions du contenu et de l'orientation générale des revues étrangères (dont *Parti pris*); les commentaires sur les livres et les revues sont d'ailleurs ouvertement ancrés dans une subjectivité spécifique, bien que celle-ci soit informée des luttes « objectives » et collectives.

Il est donc intéressant de noter, pour notre propos, que le rapport à l'art et, plus particulièrement, à la littérature se déploie dans *Partisans* en totale communion avec l'internationalisme que l'on vient d'évoquer. Pour le dire simplement, dans *Partisans*, il n'y a pas d'un côté la réflexion politique et de l'autre, une critique de l'art et

¹² Que Maspero choisisse de publier un texte qui s'attaque à l'un des membres les plus éminents du bureau politique du PCF, de surcroît directeur du Centre d'études et de recherches marxistes du Parti, depuis 1959, apparaît comme le signe fort d'un positionnement à l'écart de la doxa du Parti. La présence de Louis Althusser chez Maspero, à titre de directeur de la collection « Théorie », montre avec encore plus d'acuité les rapports complexes de Maspero au PCF. Althusser est tout aussi opposé à Garaudy, mais formule ses critiques depuis l'intérieur même du Parti, en constant dialogue avec ses instances intellectuelles. Maspero devient, pour Althusser, la plateforme idéale pour « former théoriquement » les militants, sans pour autant le faire exclusivement dans les revues inféodées au Parti.

de ses institutions, les deux avancent de pair. Dès le premier numéro se mettent clairement en place les termes de l'équation dans un texte d'un dénommé G. Gerolimatos intitulé « La classe ouvrière grecque et ses poèmes » :

Il y a en Grèce des poètes modestes, des poètes sans grand souffle, dit-on, des poètes dont le nom ne figurera pas dans les revues littéraires, dont les œuvres ne sont jamais traduites en langues étrangères.

Leurs poèmes ne sont pas éclatants, ils ne contiennent pas de grands mots, d'images recherchées, d'universalismes poétiques, de slogans surréalistes. Ils n'ont dit que ce qui devait être dit, simplement, clairement. C'est pour cela, sans doute, que certains de leurs poèmes ont été aimés, chantés, sont devenus des symboles. Leurs poèmes furent repris par le peuple sans que le nom de l'auteur soit connu : ces poètes sont en quelque sorte devenus des chantres populaires, et ont ainsi atteint le sommet que tout poète rêve d'atteindre.

À côté de ces poètes-là, il y en a d'autres qui ont écrit sur la guerre, contre l'invasion fasciste, qui ont écrit sur la Résistance. Mais la libération venue, ils retournèrent à leur place, choisirent prudemment leur position vis-à-vis du mouvement ouvrier; préférèrent, comme de bons petits bourgeois qu'ils n'avaient jamais cessé d'être, se ranger aux côtés du parti gagnant, et oublièrent ce peuple qu'ils avaient chanté. Ils fermèrent les yeux pour ne pas voir que ce peuple continuait d'écrire « de petites lettres aux œillets ». Les poèmes de ces derniers ne peuvent nous intéresser.

Il nous suffira qu'on lise ici quelques-uns de ceux qui ont tenté de donner, en Grèce, une image véritable de ce temps¹³.

On pourrait croire qu'on lit ici une critique sévère des poètes communistes français s'il ne s'agissait pas d'un texte sur la poésie en Grèce. En effet, les « poètes qui écrivent sur la guerre » ou la Résistance ne sont pas forcément ceux qui sont considérés comme de réels poètes révolutionnaires. Se profilent les traits d'un « art

¹³ G. Gerolimatos, « La classe ouvrière grecque et ses poèmes », *Partisans*, n° 1 (septembre-octobre 1961), p. 45.

populaire » : non pas celui qui dépeint le peuple, mais celui qui en émane. Si le texte n'est pas particulièrement prescriptif d'un point de vue esthétique, on peut tout de même remarquer que ce n'est pas le lyrisme appuyé d'un texte qui en constitue la marque politique. C'est plutôt sa « récupération » par le peuple, son usage politique qui prime.

Mais si l'on voulait être critique, on pourrait dire que *Partisans* remplace partiellement l'instrumentalisation de la poésie aux fins du politique (donc les politiques culturelles du PCF) par l'exotisme de formes populaires non européennes, que l'on pourrait caricaturer par « Poèmes et chansons populaires de x pays ». C'est cette vision ethnographique de l'art dit modeste, non dénuée d'impérialisme culturel, qui dominera dans *Partisans* et dans le catalogue de Maspero (intérêt qui n'inclut pas le joul, selon Gérard Fabre¹⁴).

L'éloignement du PCF n'est pas pour autant un plaidoyer en faveur des avant-gardes. On devine, par la méfiance envers le surréalisme exprimée dans l'extrait cité plus haut, que l'esthétique avant-gardiste n'est pas pour *Partisans* un gage de probité politique. Examinons brièvement la publication d'une série d'articles du jeune Georges Perec, encore inconnu du grand public, membre du PCF, néanmoins fort critique de ses prises de position esthétiques (comme en témoigne sa participation à des revues communistes hétérodoxes : *Partisans*, mais aussi *Clarté* et *La Nouvelle Critique*). Ses articles sur la littérature concentrationnaire ou sur le Nouveau Roman (« Le Nouveau Roman et le refus du réel¹⁵ ») tracent les contours d'un réalisme critique qui tente de réconcilier activité militante et littérature; critique de la vie quotidienne et tropisme pour la fiction romanesque. S'il serait exagéré de faire des articles de Perec un exemple paradigmatique des positions esthétiques de

¹⁴ Gérard Fabre, « *Parti pris* et Maspero », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 19, n° 2 (hiver 2011), p. 87-96.

¹⁵ Georges Perec, « Le Nouveau Roman et le refus du réel », *Partisans*, n° 3 (février 1962), p. 108-118.

Partisans, on voit néanmoins poindre une contestation des esthétiques socialistes trop prescriptives, qui ne sont pas pour autant des dénégations absolues du politique ou d'un art populaire. La présence d'une section « Documents » montre bien quel est le pacte implicite de la revue : la littérature et l'analyse y ont une place, mais dans une économie discursive générale où les faits doivent être rendus disponibles. On annonce même dans le numéro 8 : « Notre service "documentation" met au service de nos lecteurs, gratuitement, textes et brochures qui peuvent utilement compléter notre travail d'information¹⁶. »

Ajoutons que le genre du témoignage, zone de liminarité entre art et politique, que Perec a théorisé dans les pages mêmes de *Partisans*, trouve sa place dès le premier numéro. On y présente un texte de Mohammed Arab Bessaoud comme un assemblage d'« extraits d'un long roman écrit par un soldat de l'A.L.N. » dont la rédaction a « volontairement brisé l'intrigue afin de n'en garder que son aspect de témoignage¹⁷ ». On voit apparaître une forme de hiérarchie : le témoignage serait un accès plus direct au réel, comme la poésie qui ne contient pas de « grands mots ». Cette supériorité de la poésie a de quoi surprendre dans le contexte d'une revue qui s'inscrit clairement dans la filiation sartrienne (de par ses similitudes avec les Temps modernes), alors que l'on connaît l'aversion de Sartre pour la poésie. *Partisans* adopte tout de même une conception de la poésie dans le coup, avec par exemple la publication d'un « reportage poétique » de Nazim Hikmet¹⁸.

Cela nécessiterait un article en soi, mais notons rapidement que *Partisans* accorde une place importante au théâtre dans ses

¹⁶ *Partisans*, n° 3 (janvier-février 1963). [La page n'a pu être fournie en raison d'un problème d'accès aux archives pendant la pandémie.]

¹⁷ Mohammed Arab Bessaoud, « Les Kabyles libres », *Partisans*, n° 1 (septembre-octobre 1961), p. 124.

¹⁸ Nazim Hikmet, « Reportage à la Havane », *Partisans*, n° 2 (novembre-décembre 1961). [La page n'a pu être fournie en raison d'un problème d'accès aux archives pendant la pandémie.]

pages (n° 36, « Théâtres et politique », préparé par Georges Dupré et Émile Copfermann, 1967). Ce ne sont toutefois pas les textes de théâtre qui y sont commentés, mais plutôt les rapports entre les formes théâtrales et leur transmission. Y sont abordées les questions du public, de la pédagogie du théâtre. Dans la seconde itération de « Théâtres et politique » (n° 47), Émile Copfermann est clair lorsqu'il affirme, entre quelques attaques contre les politiques culturelles du PCF¹⁹ :

C'est à partir de la notion de travail humain définie par Marx – que le théâtre et l'art en général doivent être vus. [...] L'art est évidemment travail. Il l'est même avant toute autre activité : la manifestation originale singulière de l'activité humaine. [...] Dans ce numéro de *Partisans*, les rapports de l'art et de la Révolution sont traités sur les plans sociologique et politique plutôt que sur le plan esthétique, à partir du point de vue selon lequel est artiste celui qui maintient l'intégralité de sa vocation : car être artiste c'est être révolutionnaire, c'est-à-dire lutter contre sa propre aliénation²⁰.

Partisans se démarque donc par une tentative de refondation d'un autre réalisme socialiste, qui s'appuie sur l'idée d'un « peuple international », mais qui s'intéresse aussi aux arts populaires, populaires sur le plan de la représentation et sur celui de l'inscription dans les institutions.

Socialiste, nationaliste et internationaliste : les tensions de *Parti pris*

Beaucoup plus connue de ce côté-ci de l'Atlantique, étudiée sous plusieurs angles depuis plus de quarante ans, *Parti pris* n'a guère besoin d'être présentée, sinon pour rappeler brièvement qu'elle a été

¹⁹ Dans le numéro 61, il racontera son expulsion des *Lettres françaises* par Aragon, signe absolu d'une attitude de défiance face aux instances culturelles du PCF.

²⁰ Émile Copfermann, « Théâtres et politique (bis) », *Partisans*, n° 47 (1969), p. 3.

fondée en 1963 par de jeunes étudiants de l'Université de Montréal afin de défendre la trilogie indépendance, laïcité et socialisme. Fortement influencés par les idées de Jean-Paul Sartre, d'Albert Memmi, de Frantz Fanon et de Jacques Berque, ainsi que par celles de Henri Lefebvre, les partipristes rejetaient les invitations au « dialogue » des animateurs de la revue *Cité libre* et en appelaient à une révolution fondée sur le marxisme qui permettrait de désaliéner les Québécois de la domination colonialiste anglo-saxonne (celles du Royaume-Uni, du Canada anglais et des États-Unis), associant ainsi leur cause aux luttes pour l'indépendance nationale, en Algérie et ailleurs. Cette désaliénation passait aussi, à leurs yeux, par la reconnaissance libératrice de la langue orale humiliée des quartiers populaires, alors qualifiée de « joual », qu'ils entreprirent de rédimier dans leurs œuvres littéraires aussi bien que dans leurs prises de position. De manière générale, ces faits sont bien connus et ont été analysés dans les premiers ouvrages d'André-J. Bélanger, de Robert Major et de Lise Gauvin et, plus tard, par exemple, lors du colloque du cinquantième anniversaire de fondation de la revue²¹. L'examen des numéros de *Partisans* et de *Parti pris* auquel ont donné lieu ces tra-

²¹ Robert Major, *Parti pris : idéologies et littérature*, Montréal, Éditions Nota bene, 2013 [1979], coll. « Visées critiques »; Lise Gauvin, *Parti pris littéraire*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1975, coll. « Lignes québécoises »; André-J. Bélanger, *Ruptures et constantes : quatre idéologies du Québec en éclatement* : La Relève, la JEC, Cité libre, Parti pris, Montréal, Hurtubise HMH, 1977; Gilles Dupuis, Karim Larose, Frédéric Rondeau et Robert Schwartzwald, *Avec ou sans Parti pris : le legs d'une revue*, Montréal, Éditions Nota bene, 2018. Signalons aussi, sur les rapports entre nationalisme et décolonisation, tels que présentés dans les revues contemporaines de *Parti pris*, les ouvrages suivants : Catherine Bouchard, *Les nations québécoises dans l'Action nationale : de la décolonisation à la mondialisation*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2002; Papa Dramé et Magali Deleuze, « Les idées phares du processus de décolonisation et le Québec », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 15, n° 1 (2006), p. 109-129; Stéphanie Jodoïn, « Socialisme et décolonisation dans le Québec de la Révolution tranquille à travers *La Revue socialiste* et *Parti pris* », dans Patrick Dramé, Pascal Scallon-Chouinard et Françoise Nozati (dir.), *Décolonisation et construction nationale : Afrique, Asie et Québec*, Sherbrooke, Les Éditions de l'Université de Sherbrooke, 2016, p. 101-114.

vaux a fait ressortir, entre autres, le caractère internationaliste, vulgaire, universitaire et littéraire de *Parti pris*. Cela constitue d'ailleurs un mélange étonnant que l'on retrouve dans bien peu de revues québécoises. Dans la plupart des cas, la vulgarité y est absente; *La Conspiration dépressionniste*²² représente une exception, mais elle fut relativement peu internationaliste au sens fort du terme.

Insistons un peu sur l'internationalisme. Que le discours de *Parti pris* ait été basé, d'emblée et de façon centrale, sur des références internationales, sur le lien constitutif entre des courants intellectuels et politiques « internationaux », d'une part, et sur son analyse de la situation culturelle, économique et politique québécoise, d'autre part, cela a été d'autant plus aisément noté que les partipristes eux-mêmes faisaient état de cet objectif et de ses difficultés. Les analyses de ce lien ont pu différer, mettant tantôt l'accent sur les sources intellectuelles « étrangères », comme c'est le cas chez Fabre, Gauvin ou Ching Selao²³, tantôt sur l'importance de l'inscription « dans une évolution idéologique intrinsèquement québécoise », comme l'ont fait Bélanger et Major. Mais peu de chercheurs et de chercheuses avaient étudié *Parti pris* sous l'angle spécifique de l'internationalisme avant *The Empire Within* de Sean Mills, dont un chapitre porte spécifiquement sur « la dimension internationale de la résistance » dans les mouvements anticolonialistes montréalais, entre 1963 et 1968 :

²² Revue paraissant irrégulièrement de 2003 à 2011, *La Conspiration dépressionniste* se caractérisait tout à la fois par un ton satirique et polémique, une nostalgie critique des avant-gardes (dont l'héritage situationniste) et une dénonciation forte de l'aliénation politique et culturelle. Voir Alexis Ross, « L'identique et le non-identique : le discours polémique du premier éditorial de la revue *La Conspiration dépressionniste* », *Postures*, n° 25 (hiver 2017), p. 1-16; Guillaume Bellehumeur, « L'ennui est contre-révolutionnaire : réappropriation des discours lettriste et situationniste dans *La Conspiration dépressionniste* », *@nalyse : revue des littératures franco-canadiennes et québécoise*, vol. 13, n° 2 (2018), p. 10-38.

²³ Ching Selao, « Portrait du colonisé québécois : peau blanche, masques noirs? », dans Dupuis *et al.* (dir.), *Avec ou sans Parti pris*, p. 329-359.

Internationalism was therefore not merely one aspect of a larger ideology, but stood at the very core of the political project. Activists and writers worked to expand the geographical frame of reference within which Quebec's politics were generally understood; rather than seeing the plight of francophone Quebecers as an internal problem that could be solved by appealing to local leaders for redress, they endeavoured to take their grievances to the world stage²⁴.

Mettant en évidence le rôle joué par les penseurs de la décolonisation, dont Berque, Fanon et Memmi, ainsi que l'importance de la figure de François Maspero, Mills montre que les révolutionnaires francophones québécois déchantèrent quelque peu en constatant que leur cause n'avait guère trouvé d'écho en France et se tournèrent plutôt vers Cuba ainsi que vers le mouvement du Black Power. Il note aussi que, peu à peu, *Parti pris* intègre davantage l'impérialisme américain dans la description des luttes à mener, mettant ainsi la sourdine sur le colonialisme « *Canadian* ». Nous reprenons la thèse de Mills sur le caractère central de l'internationalisme partipriste, mais en examinant de plus près à la fois l'évolution de cette orientation idéologique au fil des numéros et les différentes conceptions du socialisme.

De façon schématique, on peut observer que *Parti pris* est passé d'un internationalisme discursif, épistémique même, à un internationalisme proprement politique. Dès les premiers numéros, en effet, les partipristes fondent leurs prises de position sur des notions « internationalistes », mettant en œuvre des grilles d'analyse transnationales : capitalisme, classe ouvrière, colonialisme, infrastructure, impérialisme, moyens de production, petite-bourgeoisie, planification, réformes agraires, etc. On voit évidemment, dans cette liste, l'importance de la filiation marxiste, mais nous souhaitons signaler que cet intertexte est non seulement ce qui permet aux partipristes d'analyser la situation québécoise, de la nommer

²⁴ Sean Mills, *The Empire Within: Postcolonial Thought and Political Activism in Sixties Montreal*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2010, p. 104.

et d'appeler à sa transformation, mais aussi de la situer à l'échelle internationale²⁵. Dans les premiers numéros de *Parti pris*, ce cadre intellectuel est essentiellement appliqué au Québec et utilisé dans les analyses historiques, littéraires ou politiques aussi bien que dans la mise au point des actions à accomplir. Aucun des titres d'articles ou de rubriques ne renvoie à d'autres pays, n'ouvre sur une perspective d'ordre international. Seules les références ponctuelles, en cours d'article, à d'autres luttes, mènent dans cette direction : pas de reportage sur l'Algérie, Cuba ou d'autres pays, ni sur les luttes des socialistes en France, en Belgique ou ailleurs. Cette restriction (temporaire) de la dimension internationale aux seules analogies distingue nettement *Parti pris* des premiers numéros de *Partisans*, dont la matrice médiatique²⁶ est fortement structurée par l'examen des luttes politiques internationales. Dans chacun des sommaires de *Partisans*, en effet, un ou plusieurs noms de pays ou de continents apparaissent; parfois, un numéro entier est consacré aux luttes menées dans un pays spécifique.

Peu à peu, cependant, à compter de 1965 surtout, on décèle dans les sommaires de *Parti pris* un changement de perspective en faveur de l'étranger, en commençant par les chroniques. On prend ainsi conscience de l'existence du Vietnam²⁷, du Congo²⁸, de l'An-

²⁵ Il n'y a pas d'études théoriques à proprement parler, mais plutôt des examens de la situation du Québec « à la lumière » d'études théoriques. C'est cette perspective qui est synthétisée dans le titre *Socialisme québécois*, qui sera adopté par *Socialisme* 64, 65, 66, lors de sa refonte, en 1970.

²⁶ Marie-Ève Thérenty, *La littérature au quotidien : poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 2007, coll. « Poétique ».

²⁷ André Garand, « Pour les uns et les autres » [texte intitulé « La presse et le Vietnam » sur la page couverture du numéro], *Parti pris*, vol. II, n° 2 (octobre 1964), p. 22-25; Che Guevara, « Créer deux, trois... de nombreux Vietnam, voilà le mot d'ordre », *Parti pris*, vol. V, n° 2-3 (octobre-novembre 1967), p. 38-46; Luc Racine, « La guerre américaine au Vietnam », *Parti pris*, vol. V, n° 4 (1968), p. 34-41.

²⁸ *Parti pris*, « Congo : de la lutte de libération nationale à la lutte de classes », *Parti pris*, vol. II, n° 5 (janvier 1965), p. 82-84.

gola²⁹, de l'Algérie³⁰, de la Chine³¹, de la Guyane³², de l'URSS³³, de l'Amérique latine³⁴, de Cuba³⁵, des États-Unis³⁶, de l'Europe au grand complet³⁷, de la Palestine³⁸, des républiques andines (Équateur, Pérou, Bolivie)³⁹, de la Grande-Bretagne⁴⁰, de l'Espagne⁴¹ et de la Tchécoslovaquie⁴². Cette tendance s'accroît dans la cinquième et dernière année de parution du magazine, dont le format plus ample

²⁹ Parti pris, « Une cause célèbre : l'Angola », *Parti pris*, vol. II, n° 7 (mars 1965), p. 43-51.

³⁰ Parti pris, « Algérie, an III », *Parti pris*, vol. II, n° 9 (mai 1965), p. 58-59.

³¹ Bernard S. Mergler, « Divorce à la chinoise », *Parti pris*, vol. III, n° 3-4 (octobre-novembre 1965), p. 51-61; Philippe Bernard, « Chine : révolution culturelle », *Parti pris*, vol. IV, n° 9-10-11-12 (mai-août 1967), p. 182-185.

³² N. Fortin, « La Guyane britannique : une autre victime de l'impérialisme », *Parti pris*, vol. III, n° 3-4 (octobre-novembre 1965), p. 77-79.

³³ André Pollender, « La réforme de la planification en URSS », *Parti pris*, vol. III, n° 5 (décembre 1965), p. 43-54.

³⁴ Gabriel Gagnon, « Les leçons de l'Amérique latine », *Parti pris*, vol. IV, n° 3-4 (novembre-décembre 1966), p. 103-107.

³⁵ Lise Rochon, « La réforme agraire à Cuba », *Parti pris*, vol. IV, n° 5-6 (janvier-février 1967), p. 63-70; Pierre Vallières, « Cuba révolutionnaire », *Parti pris*, vol. V, n° 1 (septembre 1967), p. 19-25; Roger Soublière, « Hasta la victoria siempre! », *Parti pris*, vol. V, n° 7 (avril 1968), p. 27-37.

³⁶ Philippe Bernard, « Les élections aux États-Unis », *Parti pris*, vol. IV, n° 5-6 (janvier-février 1967), p. 81-85; René Del Magro, « Les États-Unis: État militariste? », *Parti pris*, vol. V, n° 4 (janvier 1968), p. 29-33; Philippe Bernard, « Le défi américain », *Parti pris*, vol. V, n° 7 (avril 1968), p. 14-15; Gilles Dostaler, « Black Power : rejoindre la révolution noire mondiale », *Parti pris*, vol. V, n° 8 (été 1968), p. 16-19.

³⁷ Philippe Bernard, « L'Europe: de l'Atlantique à l'Oural », *Parti pris*, vol. IV, n° 7-8 (mars-avril 1967), p. 86-87.

³⁸ Philippe Bernard, « Les pays arabes et l'expansionisme », *Parti pris*, vol. V, n° 4 (janvier 1968), p. 14-15.

³⁹ Gilles Dostaler, « Situation révolutionnaire dans les républiques andines », *Parti pris*, vol. V, n° 4 (janvier 1968), p. 16-28.

⁴⁰ Philippe Bernard, « La dévaluation du sterling », *Parti pris*, vol. V, n° 5 (février 1968), p. 15-16.

⁴¹ Philippe Bernard, « L'Espagne de demain », *Parti pris*, vol. V, n° 6 (mars 1968), p. 15-16.

⁴² Philippe Bernard, « Révolution culturelle en Tchécoslovaquie », *Parti pris*, vol. V, n° 8 (été 1968), p. 16.

et qui inclut désormais des illustrations⁴³ et la matrice médiatique correspondent davantage à ceux de *Partisans*. Toutefois, l'accentuation commence dès la quatrième année avec la création de la chronique de politique internationale qui est confiée à Philippe Bernard. Le sommet est sans doute atteint dans le numéro intitulé « Québec *si, yankee no* » de janvier 1968, qui rassemble cinq textes sur la politique internationale en plus d'un éditorial, le seul de toute l'histoire de la revue portant directement sur la politique internationale⁴⁴. Cette transformation de la structure même de la revue, du contenu de ses rubriques, s'accompagne d'ailleurs d'un changement dans le propos, qui met davantage l'accent sur les liens entre les combats : « [N]otre cause est la même que la leur », écrit Luc Racine dans « Québec *si, yankee no*⁴⁵ » en évoquant la famine en Inde, la misère des Noirs américains et les paysans boliviens. *Parti pris* devient ainsi la première revue québécoise « doublement » internationaliste, dans son idéologie comme dans sa structure éditoriale, se rapprochant ainsi des modèles offerts non seulement par *Partisans*, mais aussi par *Les Temps modernes* ou *La Revue internationale du socialisme*, pour ne nommer que celles-là, du fait de leur présence dans les pages de *Parti pris*. Cet internationalisme se présente de plus en plus ouvertement sous l'aspect d'une solidarité dans les luttes révolutionnaires, comme on le constate dans l'article de Luc Racine. Ainsi Pierre Vallières, dans « Cuba révolutionnaire », affirme en défendant la stratégie de coordination transaméricaine des foyers révolutionnaires : « Économiquement, politiquement, militairement, notre lutte est une. [...] Nous sommes tous déjà unis dans la soumission au même

⁴³ Cela donne d'ailleurs non seulement un dynamisme graphique nouveau, dans les pages de la revue, qui se rapproche ainsi du magazine, mais aussi un aspect documentaire plus net aux reportages, dont celui effectué par Gilles Dostaler en Amérique latine qui est accompagné de photographies de son cru.

⁴⁴ *Parti pris* et Philippe Bernard, « Politique internationale : bilan et perspective », *Parti pris*, vol. V, n° 4 (janvier 1968), p. 3-7.

⁴⁵ Racine, « La guerre américaine au Vietnam », p. 36.

impérialisme⁴⁶. » Il est de ce fait évident, pour lui, que « [l]es Québécois sont, eux aussi, des Latins d'Amérique et font parti [sic], au même titre que les peuples de l'Amérique du Sud, du "Tiers monde"⁴⁷ ». Intégrant dans son analyse le combat des Noirs des États-Unis, Philippe Bernard en fait un combat commun contre l'impérialisme :

Notre lutte pour l'indépendance et la décolonisation s'intègre dans la lutte intérieure que mènent les peuples d'Amérique du Nord contre la domination des trusts militaristes des États-Unis [...], nous devons lier ce combat à celui mené par les noirs américains et par les autres peuples du monde⁴⁸.

Cet internationalisme, qui sous-tend la vision de la revue sur la politique internationale, a plusieurs facettes : celle de la décolonisation, essentiellement théorique d'abord et associée le plus souvent à l'exemple algérien; celle des luttes des mouvements révolutionnaires (Vietnam, Angola, Cuba, républiques andines); celle des luttes contre l'impérialisme états-unien (qui touchent aussi bien le Vietnam et Cuba que le Black Power), etc. Cela ne signifie pas pour autant, bien au contraire, que tout regard sur la politique internationale soit porté par une idéologie internationaliste, encore moins par une volonté d'action créant des solidarités concrètes transnationales entre militants, voire une véritable organisation internationale. De même, cet internationalisme est influencé par une redéfinition constante du socialisme, ce qui conduit *Parti pris* à devenir probablement la première revue québécoise à défendre le socialisme autogestionnaire (sous la plume de Pierre Maheu et de Gabriel Gagnon surtout), à adopter la lecture althussérienne du marxisme et à défendre le « tiers-mondisme » (tous trois présents à *Partisans* et chez Maspero⁴⁹).

⁴⁶ Vallières, « Cuba révolutionnaire », p. 22.

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ Parti pris et Bernard, « Politique internationale : bilan et perspective », p. 6-7.

⁴⁹ Il est d'ailleurs révélateur que, dans « Pour un socialisme décolonisateur », article

Cette ouverture ou cette pluralité idéologique, bien que semblable à celle de *Partisans*, possède cependant, historiquement, une tout autre signification. Au contraire du contexte français, il y a alors (1963-1968) au Québec très peu de groupes ou d'organisations politiques socialistes ou d'extrême gauche, de sorte que l'ouverture, le refus du dogmatisme de *Parti pris* ne se construit pas par opposition à des « lignes » de parti ou à des courants très forts, mais par la progressive autoformation des partipristes eux-mêmes⁵⁰, ainsi que par la convergence dans une même revue des rares courants existants⁵¹. Il faut souligner, à cet égard, que le dilemme idéolo-

où il distingue les grandes tendances du socialisme, à l'étranger, parmi lesquelles le socialisme autogestionnaire, avant d'aborder la question d'un socialisme décolonisateur « québécois », Gabriel Gagnon renvoie aux « nombreuses publications des éditions François Maspero » (Gabriel Gagnon, « Pour un socialisme décolonisateur », *Parti pris*, vol. IV, n° 1 (septembre-octobre 1966), p. 55).

⁵⁰ Il faut se rappeler, à ce sujet, que les partipristes étaient très jeunes au moment de leur engagement initial dans la revue, au tout début de la vingtaine et à peine titulaires d'un baccalauréat le plus souvent. De plus, même s'il y avait des cours sur le marxisme, ils étaient bien rares (voir, à ce sujet, Michel Lacroix, « Marx en morceaux (via Lefebvre) : poétique de la vie quotidienne à *Parti pris* », dans Dupuis *et al.* (dir.), *Avec ou sans Parti pris*, p. 255-287). C'est pourquoi Jean-Marc Pottie a pu évoquer, dans le numéro inaugurant la troisième année de publication de la revue, les lacunes de sa formation et sa méconnaissance encore toute récente du *Capital* : « Comme tous les Québécois, je n'ai reçu aucune formation économique [...]. Ma vision du monde prenant sa source dans le marxisme-léninisme, j'ai toujours désiré approfondir la perspective économique de cette théorie. *Le Capital* : une brique par sa longueur (2000 p.) et son indigestibilité. Je n'avais pas le courage d'entreprendre sa lecture ». C'est pourquoi il souligne dans cette critique la clarté du *Traité d'économie marxiste* d'Ernest Mandel (Jean-Marc Pottie, « Les livres. Le *Traité d'économie marxiste* de Mandel », *Parti pris*, vol. III, n° 1-2 (août-septembre 1965), p. 108). Cette même volonté d'autoformation conduisit l'équipe à organiser des cours dans le cadre du « Club Parti pris », entre autres, sur le marxisme.

⁵¹ Notre analyse rejoint à cet égard la définition de la revue comme « espace de répulsion » telle que l'a proposée Jean-Pierre Couture dans « Jean-Marc Pottie, définisseur de situation en quatre saisons » (dans ce numéro), c'est-à-dire comme scène de désaccords multiples, tendue entre ouverture et recherche d'une « ligne politique » dominante (ou prioritaire). Il n'y eut ultimement pas de « contradiction principale » à *Parti pris*, mais dominance des contradictions. Parmi celles qu'a soulignées Couture dans son étude, il y avait celle des stratégies politiques et de la légitimité du recours à la lutte armée, question qui s'est posée au moment de

gique central de *Parti pris* fut celui de la conciliation du marxisme et du nationalisme (et de la primauté possible d'une forme de lutte sur l'autre), enjeu qui n'apparaît pas du tout, du moins sous cette forme, dans les pages de *Partisans*. La rareté des organisations politiques se réclamant du socialisme conduit d'ailleurs les partipristes à s'impliquer activement dans la création du Mouvement de libération populaire, puis dans le Parti socialiste du Québec⁵². Ce n'est donc pas un pluralisme offrant un lieu de rencontres, à côté et en retrait des luttes du champ politique, mais un pluralisme « par défaut », faisant cohabiter des tendances qui, quelques années plus tard, allaient s'affronter dans le champ politique, voire opter pour une praxis plus culturelle ou littéraire que politique (pour le groupe de Paul Chamberland et de Pierre Maheu).

l'émergence du FLQ. Sans revenir ici sur la valse-hésitation entre la sympathie pour les « camarades » felquistes et le jugement selon lequel la conjoncture politique n'était pas propice au soulèvement armé ou à la lutte terroriste au Québec (exprimés, entre autres, en août 1965 dans « Où allons-nous? » de Jean-Marc Pottle et « Où sont les bombes d'antan? » d'Andrée Ferretti-Bertrand (vol. III, n° 1-2, p. 64-85 et 86 à 92), ainsi que dans l'éditorial « Le FLQ et nous », en novembre-décembre 1966 (vol. IV, n° 3-4, p. 2-7), on peut signaler que cette question avait elle aussi une portée internationale, liée aux articles et aux prises de position sur les luttes armées menées par les mouvements révolutionnaires en Angola, au Mozambique, au Vietnam ou en Amérique latine. Dans tous les cas, il y a un appui implicite à la prise des armes.

⁵² Philippe Bernard, dans le numéro spécial de *La Barre du jour* en hommage à *Parti pris*, jugeait que c'était alors cet activisme politique qui avait retenu l'attention : « De *Parti pris* on a surtout retenu son caractère politique avec son prolongement pratique » (« Tiens-toi bien après les oreilles à *Parti pris* », *La Barre du jour*, n° 31-32 (hiver 1972), p. 71). Dans ce même texte, il avançait, de façon assez surprenante qu'il estimait l'idéologie de *Parti pris* « libertaire » ou « anarchiste » (p. 72). Gabriel Gagnon, quelques pages plus loin, distinguait plutôt trois grands courants, celui des fondateurs, « plus littéraires que politiques », adeptes d'une « revue culturelle, plus existentialiste que marxiste », le groupe de Pottle, de Godin et de lui-même, « plus soucieux d'action politique concrète », défendant un socialisme autogestionnaire, et un troisième groupe, « gravitant autour de Luc Racine », qui « avait lu Marx à travers Althusser » (Gabriel Gagnon, « Comme *Cité libre* », *La Barre du jour*, n° 31-32 (hiver 1972), p. 75).

L'idéologie de la décolonisation, transformée en « socialisme décolonisateur » au fil des numéros de *Parti pris*, constitue évidemment un puissant vecteur d'internationalisme, une interface cruciale entre la promotion de l'indépendance québécoise et la défense d'une révolution socialiste mondiale. Cet aspect de *Parti pris* a été étudié sous de nombreuses facettes, mais on a peu remarqué que les références aux pays étrangers dans les pages de la revue sont marquées par un curieux dialogisme, celui de la réponse au reproche de « décolonialiser », pour reprendre le néologisme de Jan Dépocas⁵³, reproche venu aussi bien de *Cité libre* que de René Lévesque : « [L]e Québec, ce n'est pas comme l'Algérie, comme Cuba, etc. » C'est paradoxalement d'abord en vertu de ce reproche que les références à l'Algérie, à Cuba ou au Congo surgissent dans la revue et, pour y répondre, en précisant en quoi, malgré les différences entre ces pays et le Québec, ce dernier peut être à bon droit considéré comme une colonie. Le premier cas est sans doute offert par Michel van Schendel dans « La maladie infantile du Québec⁵⁴ », où il défend la nécessité de développer un « outil doctrinal » qui ne soit ni « provincialisme » ni « universalisme sans racines » (*Cité libre* étant ici visée). Cet outil est, entre autres, la notion de colonialisme, qu'il faut préciser pour éviter que les adversaires répliquent que « le Québec n'étant pas l'Angola, le colonialisme en est absent⁵⁵ ». Dès le numéro suivant, Paul Chamberland s'attaque à Gérard Pelletier, défenseur du fédéralisme canadien, en lui reprochant son homologie entre les provinces et les cantons suisses : « M. Pelletier se sent fédéraliste comme un [B]ernois; voilà où mène l'internationalisme de *Cité Libre* : on finit toujours par se tromper de pays! Qu'on n'aille pas reprocher aux révolutionnaires québécois d'importer d'Algérie ou de Cuba alors que les fédéralisants nous produisent de pareilles

⁵³ Jan Dépocas, « Le complexe de Maria Chapdelaine », *Parti pris*, vol. I, n° 9-10-11 (été 1964), p. 37.

⁵⁴ Michel van Schendel, « La maladie infantile du Québec », *Parti pris*, vol. I, n° 6 (mars 1964), p. 25-44.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 30.

inepties!⁵⁶ » Manifestement préoccupé par l'argument avancé dans *Cité libre*, Chamberland y revient longuement, deux mois plus tard. Il oppose lui aussi l'universalisme abstrait de ses adversaires aux luttes concrètes de décolonisation, se référant pour ce faire au célèbre ouvrage de Fanon :

Je recommanderais fort à Peter Elliott de relire “Les Damnés de la terre” : il s’y découvrirait peut-être au détour de certaines pages⁵⁷. Nos universalistes, qui se veulent si clairvoyants et à la page, feraient bien de revoir toute l'histoire d'après-guerre. Ils y reconnaîtraient, au passage, une des forces déterminantes de cette période : la décolonisation, la montée du Tiers-Monde. Et ils en savent plus que moi sur cette question, ils ont plus d'expérience! Oh! je sais, ils tiennent une réponse toute prête : le Québec, ce n'est pas comme l'Algérie, comme Cuba, etc. Nous ne le savions pas! Ce qu'ils se refusent à voir, c'est que nous transformons, en l'appliquant à notre situation, le sens des termes “colonisation” et de “décolonisation”⁵⁸.

Il n'y a pas ainsi « identité » de situation, mais partage de traits communs découlant à ses yeux d'une domination économique, politique et culturelle :

Lorsque nous nous sentons, nous nous vivons comme colonisés, nous ne voulons pas signifier que notre situation est identique à celle de l'Algérie ou du Congo, mais que cette situation participe de traits communs avec ceux des pays colonisés; et ceci nous pouvons le vérifier sur des plans comme l'économique, le politique et le culturel. Ce qui nous retient particulièrement dans la perspective de cet article, c'est le fait que, comme ces pays, nous subissons, quotidiennement et radicalement, l'agression, sous une forme ou sous une autre, de l'impérialisme économique, la

⁵⁶ Paul Chamberland, « Les larbins de la con-fédé », *Parti pris*, vol. I, n° 7 (avril 1964), p. 44.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 12.

⁵⁸ Paul Chamberland, « De la damnation à la liberté », *Parti pris*, vol. I, n° 9-10-11 (été 1964), p. 83.

domination technique, culturelle et linguistique des U.S.A. et des Canadiens (qui forment un tout “anglo-saxon”)⁵⁹.

As des formulations provocatrices, Gérald Godin s'exclame à ce sujet : « Ce n'est pas parce que nous ne sommes pas en Algérie que nous ne sommes pas en Algérie » :

Nulla situation n'est simple et moins que toute autre, celle que l'on commence à peine à définir vraiment. Est-ce notre faute à nous si nos aînés étaient trop occupés à défroquer pour observer leur milieu? Est-ce notre faute à nous s'il n'y a pas de tradition révolutionnaire au Québec et si nous sommes forcés de créer la méthode d'exploration de la société québécoise et les mots pour la décrire? L'approximation règne, c'est entendu. Mais il ne faudrait pas qu'à cause d'une prétendue imprécision dans les termes qui nous servent à définir le drame national des Québécois, certains esprits doutent de l'existence de ce drame. Il y a une nouvelle tendance chez les non-alignés qui observent et commentent l'indépendantisme. Elle consiste à dire : « Oui, oui, vous êtes colonisés, mais pas tant que ça »⁶⁰.

Cinquante ans plus tard, on retient surtout, dans la foulée des travaux de Sean Mills, que c'est grâce à *Parti pris* que les théories de la décolonisation se sont imposées à Montréal plus que dans n'importe quelle autre ville américaine, et qu'on a amorcé un nécessaire travail critique pour décrire la situation « coloniale⁶¹ » des Cana-

⁵⁹ *Ibid.*, p. 84.

⁶⁰ Gérald Godin, « Les exigences du frère dételle », *Parti pris*, vol. II, n° 2 (octobre 1964), p. 60.

⁶¹ Outre l'ouvrage de Sean Mills, notons l'essai d'Émilie Nicolas, « Maîtres chez l'Autre », *Liberté*, n° 326 (hiver 2020), p. 42-46, ainsi que la section consacrée à *Parti pris* dans Alain Deneault, *Bande de colons*, Montréal, Lux Éditeur, 2020, p. 69-87. Se prononçant essentiellement sur le paradigme « anticolonialiste » de *Parti pris* à partir des réticences de Memmi qui redoute la « récupération » de sa théorie, Deneault n'examine guère les textes publiés dans la revue. Ses critiques portant sur les analyses marxistes du colonialisme mériteraient elles aussi discussion, néanmoins sa théorisation de la figure du « colon », agent aliéné du colonialisme, exploiteur et exploité, selon des figures variables, revêt un grand intérêt, du point

diens français. On néglige cependant le travail complexe d'homologie et de distinction, de lutte contre les simplifications produites par leurs adversaires, de transition entre l'internationalisme abstrait, discursif des débuts et l'internationalisme politique de la fin. Résumer le rapport au mouvement de décolonisation et aux penseurs du mouvement, tel qu'il se déploie dans *Parti pris* et s'intègre dans un processus d'approfondissement théorique des luttes internationales et du marxisme, à une position fixe et réductrice, parce que fondée sur une mauvaise conscience, serait une interprétation partiellement réductrice, comme le montrent les extraits cités plus haut.

Au croisement de courants socialistes multiples (à l'exception du communisme « orthodoxe »), *Parti pris* est aussi le lieu d'une pluralité étonnante de langages, juxtaposant des manifestes politiques polémiques, des poèmes et récits, des études historiques, littéraires ou sociologiques indissociables de celles qui sont publiées dans les revues savantes d'alors, et des formes d'humour ouvertement vulgaires (et relevant parfois d'une homophobie primaire). On peut d'ailleurs noter que le recours au langage cru n'est pas généralisé, mais concentré dans la rubrique bien nommée de « vulgarités » et dans les textes de création. L'humour et la vulgarité, qui sont ainsi des épiphénomènes sur le plan politique, sont néanmoins au cœur de l'esthétique de *Parti pris*, qui allie mal-vivre et mal-écrire et qui va du joul au ti-pop⁶². Cependant, ni les conceptions esthétiques

de vue de l'histoire sociale du Québec.

⁶² Si les débats sur le joul sont bien connus, les idées lancées par Pierre Maheu au sujet du ti-pop, dans les derniers numéros de *Parti pris* (et inaugurant son glissement vers la contre-culture) le sont nettement moins. Semblable en cela au joul, la notion de ti-pop visait à retourner la honte associée à la culture québécoise populaire, pour mener à la désaliénation : Michel Louvain, Willie Lamothe ou l'oratoire Saint-Joseph étaient également ciblés par Maheu (Pierre Maheu, « Patricia et Ti-Pop ou tu te sauveras pas de même baqua! », *Parti pris*, vol. V, n° 6 (mars 1968), p. 54-55. Voir, à ce sujet, Mathieu Lavigne, « Prospective d'une nouvelle culture : laïcité et Ti-Pop chez Pierre Maheu », dans *L'idée de décolonisation québécoise : le discours tiers-mondiste au Québec et sa quête identitaire (1963-1968)*, mémoire de maîtrise (histoire), Montréal, Université de Montréal, 2007, p. 187-205.

ni les pratiques de création ne sont unifiées, à la revue comme à la maison d'édition. De Paul-Marie Lapointe à Gérald Godin, d'Hubert Aquin à Claude Jasmin, nulle solution de continuité. Il y a plutôt relance continue des réflexions sur le rapport entre art et politique, pratiques culturelles et pratiques sociales, et certaines d'entre elles développent des idées fort semblables à celles avancées dans *Partisans* (sauf pour le théâtre, relativement délaissé). Patrick Straram, par exemple, affirme que Shakespeare, Rimbaud, Godard et le jazz effectuent, comme Marx et Lénine, un travail visant à la « désaliénation globale de l'homme ». De même, malgré les fondements sartriens de leur pensée, ils sont nombreux à explorer la dimension politique propre à la poésie. Ce n'est cependant pas la « poésie populaire », « spontanée », ni une poésie lyrique et colérique, proche du chant et gardant la mémoire de la poésie de la Résistance, comme c'est le cas à *Partisans*, mais une poésie recueillant les héritages de Rimbaud et du « non-poème », de la modernité poétique et de l'aliénation quotidienne que défend *Parti pris*.

Dans sa pluralité et ses contradictions, *Parti pris* s'aventure, comme *Partisans*, dans les sentiers non balisés du communisme hétérodoxe, des esthétiques socialistes critiques, du tiers-mondisme, mais, paradoxalement, alors que ces explorations s'inscrivent en France dans un courant marginal, intellectuellement et politiquement, c'est au Québec un catalyseur de redéfinitions intellectuelles et littéraires et, jusqu'à un certain point, politiques. Cela constitue une des différences fondamentales entre les deux revues, de même que la place réservée à la création dans les pages de *Parti pris* et à la littérature dans les réflexions générales. En effet, bien qu'elle fût conçue sur des bases essentiellement politiques, *Parti pris* avait des écrivains comme fondateurs et collaborateurs. Il y eut dans plusieurs numéros (mais surtout au début) des poèmes, des essais et des récits, et cette part littéraire se déploya plus nettement avec la fondation des Éditions *Parti pris*, lesquelles vécurent plus longtemps que la revue. De ce fait, la part littéraire de *Parti pris* est nettement plus grande, ce qui, au Québec, rapproche cette dernière de la revue *Liberté* (avec

laquelle il y eut de nombreux liens concrets, mais aussi des rivalités parfois tendues), et du modèle des Temps modernes, pour ce qui est de la France. Cependant, les convergences sont nettement plus nombreuses et expliquent pourquoi il y eut des échanges concrets entre les deux revues (alors que *Partisans* ne semble connaître ni *La Revue socialiste* ni *Socialisme* 64, 65, etc. et que *Parti pris*, elle, ne fait pas référence à d'autres revues socialistes françaises).

D'autres études plus poussées seraient nécessaires, afin de voir de quelle manière l'espace intellectuel commun de *Partisans* et de *Parti pris* s'inscrit dans un réseau plus large, celui d'une « internationale du socialisme décolonisateur », quelles autres revues participent avec elles à la construction de ce discours, quels articles, auteurs, idées ou références circulent dans ce réseau et si cela touche aussi des partis ou des syndicats. De même, il serait pertinent de voir s'il existe sinon des « cloisons », du moins des circuits plus forts dans ce réseau, en fonction des langues : du côté des « francophones », par exemple, ou de la francophilie plus ou moins forte des élites culturelles et du côté des revues ou des mouvements d'Amérique latine. Le grand congrès organisé à La Havane, en 1968, serait un excellent point d'observation pour amorcer une telle relecture des rapports entre socialisme et décolonisation, à partir du discours des revues.